Les cahiers de l'efpp

N°19

Le magazine de l'école de formation psycho pédagogique - Printemps 2014

oser, créer, vivre la rencontre

Oser vivre la rencontre pour Créer

www.efpp.fr

efpp

EDITO

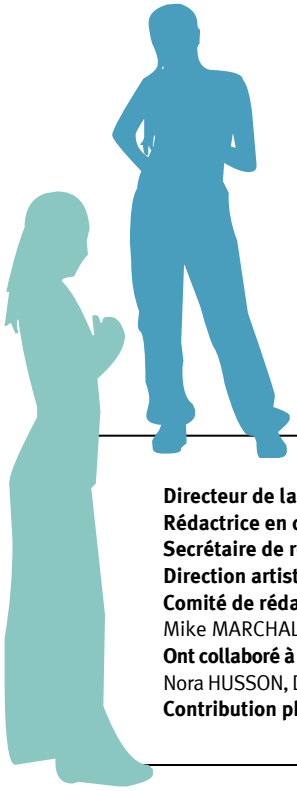
La rencontre, qui constitue le thème central de ce numéro des *Cahiers*, est une réalité que l'EFPP place au cœur du dispositif de formation des éducateurs. Car les éducateurs, comme d'ailleurs les autres travailleurs sociaux, fondent l'efficacité de leur action sur ce qui fait que les personnes concernées par cette action lient quelque chose entre elles qui les rapproche concrètement sans pour autant les confondre.

Dans une époque comme la nôtre où le développement des technologies nourrit un néo-scientisme assez vite déshumanisant, où la communication se plie à des modèles qui font trop souvent illusion sur la prise en compte des identités personnelles, l'EFPP se félicite d'être un espace formatif à taille humaine et d'y prendre le temps de développer des rencontres.
Mais notre École ne saurait se contenter de ces rencontres intra-institutionnelles qui courent le risque de s'immobiliser dans le miroir des familles trop souvent, hélas, coupées du monde !

C'est pourquoi nous développons d'autres liens que ceux de l'interne, si nécessaires soient-ils. Et cela à deux niveaux : tout d'abord dans le prolongement direct de notre activité de formation, par des **actions qui ouvrent l'École à d'autres interlocuteurs,** tels que des auteurs venant présenter leurs livres ; et **d'institution à institution à travers les instances qui mobilisent des actions communes,** des analyses, des recherches.

Alors en effet que se succèdent les réformes qui viennent régulièrement remettre en cause nos programmes, les modalités de nos interventions, il nous faut élargir le champ de nos partenaires pour instaurer de nouveaux partages. Car nous ne devons pas nous laisser croire à nous-mêmes que nous sommes les détenteurs privilégiés des valeurs que nous défendons. Cette bonne conscience doit céder devant les exigences de la rencontre avec ceux qui ne pensent pas comme nous. Qui prétend rencontrer les autres doit aussi savoir sortir de l'entre-soi !

Marie-Christine David
directrice générale



Directeur de la publication : Jean-Pierre HUSSON
Rédactrice en chef : Marie-Christine DAVID
Secrétaire de rédaction : Catherine NOËL
Direction artistique : Christine DARSONVAL
Comité de rédaction : Alain BONNAMI, Anne CHEBROU, Marie-Christine DAVID, Jean-Pierre HUSSON, Patricia McCALLUM, Mike MARCHAL, Catherine NOËL, Philippe POIRIER
Ont collaboré à ce numéro : Jean-Pierre BIGEAULT, Solange de BRETAGNE, Alain BOUILLET, Jean FONTAINE, Nathalie GUILLAUME, Nora HUSSON, Dominique LEPAGE, Denise LORETTE, Marie-Hélène MASSUET-JAOUANI, Valérie NAEYE, Patricia VALLET, Jessica VIDAL
Contribution photos et illustrations : Anne CHEBROU, Yelena DESCAMPS, Barbara KHETIB, Fotolia

SOMMAIRE

23

Edito 2

Actus 4

Brèves de couloir 5

Histoire brève 6

L'écho des lecteurs 7

Comptes rendus 10
- Entrée précoce en LSF 10
- Soirée EFPP-CNAHES 11

Dossier : 11
Oser, créer, vivre la rencontre
- Oser une définition de la rencontre 12
- Oser, vivre la rencontre pour Créer 13
- Oser, créer, vivre la rencontre 15
- La rencontre éducative 16
- La rencontre entre apprentissage et apprivoisement 18
- La rencontre en psychanalyse 20
- Danse avec lui : Trois temps pour une rencontre 21
- Pour une éthique de la rencontre avec les auteurs d'art brut : Avertissement aux amateurs en mal d'acquisition 23

Notes de lecture
- *Au bord du monde* 26
- *Une vie à l'oeuvre* 26
- *Père, mère, des fonctions incertaines* 27

ACTUS

Actus VAE 2013

L'année 2013 s'est achevée avec la présentation du diplôme d'État d'éducateur spécialisé par 6 candidats : 5 l'ont entièrement validé, et 1 partiellement. Ainsi, sur l'année, **7 candidats sur 10 ont obtenu le DEES.**

Pour les éducateurs de jeunes enfants, le parcours de validation est plus difficile : **1 candidate valide le DEEJE et 4 validations partielles.**

Valérie Naeye, formatrice, accompagnait ce dispositif et nous la remercions chaleureusement ici. Elle poursuit sa carrière dans un autre centre de formation francilien. C'est **Marijane Loizillon** qui la remplace depuis janvier 2014.

Assemblée générale de l'EFPP

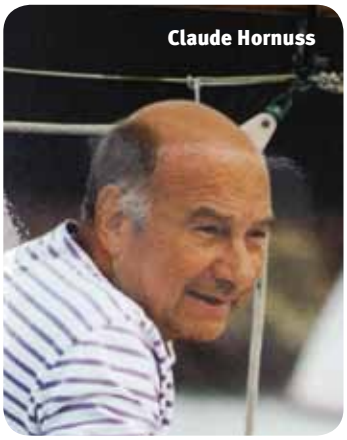
Mardi 29 avril à 18 heures

Vous êtes vivement invités à la conférence introductive **Surdité et lien social : à quelles conditions peut-on s'entendre ?** que présentera **Alexis Karacostas**, psychiatre à l'UNISS (Unité d'informations et de soins des sourds de l'hôpital Pitié-Salpêtrière à Paris) et médecin référent du CRESAM (Centre national de ressources handicaps rares sur la surdicécité à Poitiers).

Cette conférence s'inscrit dans la continuité et le développement des actions de formation et de recherche ayant déjà donné lieu à deux journées d'études au Conseil régional d'Île-de-France, dont la dernière, le 5 novembre 2013.

HOMMAGE

Docteur Claude Sallou


Claude Hornuss

Le Docteur Claude Sallou nous a quittés le 14 février dans sa 89e année…

C'est en 1954 qu'il avait d'abord pris la direction de l'École, ouverte en 1946 par des personnalités de l'Institut Catholique de Paris. En janvier 1962, il fonde l'Association Psycho Pédagogique en faveur de l'enfance inadaptée et des jeunes enfants (devenue EFPP en 2005) dont il sera Président jusqu'en 2002. C'est à Claude Sallou que l'École doit son autonomie administrative autant que sa dynamique originaire, sur laquelle nous avons pris appui pour conduire, toutes ces années, les projets qu'il nous avait confiés. C'est avec toute notre reconnaissance que nous tenons ici à le remercier vivement et chaleureusement.

Par ailleurs, Claude Hornuss, d'abord directeur-adjoint du Docteur Sallou de 1965 à décembre 1972, puis directeur par intérim jusqu'en 1974 et de nouveau directeur de l'École de 1982 à 1987, nous a quittés le 7 octobre dernier dans sa 86e année.

L'EFPP renouvelle dans ces Cahiers son fidèle souvenir et toute sa sympathie pour ces deux hommes qui ont marqué son histoire.

PREMIÈRES JASE À L'EFPP

OSER, CRÉER, VIVRE LA RENCONTRE ÉDUCATIVE !

Organisées en partenariat avec les éditions Chronique Sociale, les Journées de l'Accompagnement Socio Éducatif proposent la rencontre avec des auteurs pour des échanges approfondis et des conférences suivies de débats.

Il s'agira bien, au cours de ces JASE, de défendre l'idée qu'il n'y a pas d'accompagnement socio-éducatif qui n'ait fait l'expérience de la rencontre et d'envisager comment travailler à inscrire ce temps fort dans l'exercice professionnel.

PROGRAMME

toutes les infos sur efpp.fr

JEUDI 10 AVRIL 2014

- **09H00** Introduction : *Partenariat EFPP & Chronique sociale sur le principe des JASE et le choix du thème*, Marie-Christine David & André Soutrenon
- **09H45** *Fragilité et accompagnement* par Fred Poché, puis débat
- **10H50** *Rencontre et accompagnement* par Philippe Poirier, puis débat
- **13H45** Mise en place des Ateliers/Rencontres avec les auteurs
- **17H15** Rencontre informelle avec les auteurs (lorsque cela leur est possible)

VENDREDI 11 AVRIL 2014 09H30 À 13H

Conférence : Mise en valeur des ateliers (avec pour chacun trois éléments clés de l'intervention nourrissant la question de la rencontre éducative)
Table ronde, débat à partir des deux interventions de la veille avec les auteurs
Synthèse/fil rouge de ces premières JASE et ouverture sur l'an prochain

Oser la rencontre

Valérie Naeye, formatrice EJE à l'Horizon - Paris

« Oser la rencontre », voilà qui n'est pas toujours évident, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes enfants. Qui n'a jamais été interloqué par une remarque d'enfant, au premier abord relevant plutôt de l'insolence ou d'un manque de respect à votre encontre ?

Ce sont ces petites réflexions qui nous vexent, nous déconcertent, nous blessent, touchent à notre ego, à notre susceptibilité d'adulte :

> **Youri,** 2 ans : « Dis, Maman, c'est quoi les traits sur ta tête ? » demande-t-il en pointant les rides de votre front.
>
> **Tamara,** 3ans :
> – « Maman, tu meurs bientôt ?
> – Le plus tard possible, chérie.
> – Ah c'est dommage, j'aurai à attendre encore longtemps pour avoir ton sac à main... »
>
> **Enzo,** 5 ans : « Maîtresse, t'es grosse et vieille, mais qu'est-ce que t'es gentille ! »

Ces petites phrases, qui tombent comme autant de piques, déclenchent agacement, colère parfois et se retournent inévitablement contre l'enfant : remontrance, punition qui dans la plupart des cas stigmatisent le bambin, discréditent ou sanctionnent sa parole – alors que LUI, l'enfant, maladroitement certes, ne faisait que partager de tout son être, avec la plus grande sincérité, telle une déclaration : ses sentiments, ses émotions.

Clara, 20 mois, est accueillie en crèche. Systématiquement, au moment de la sieste, elle éprouve le besoin de caresser le bras de Stéphanie, sa référente, pour s'endormir. Étonnée de ce rituel, l'éducatrice de jeunes enfants finit par questionner la fillette et entend chuchoter avec bonheur : « J'aime bien te caresser le bras, c'est doux, y'a plein de poils, on dirait mon papa. »

Attention, ne vous y trompez pas ! Il s'agit là d'une sociabilité, maladroite, « incontinente[1]» mais, quoi qu'on en dise, qui invite à la relation. Et quand bien même les mots ne seraient pas appropriés, plus durs et exprimant des maux, ne faudrait-il pas, au-delà de les entendre, pouvoir les accueillir ? Les recevoir comme une sorte de faveur, un privilège d'en être l'interlocuteur, car si l'enfant ose nous livrer sa parole, son amour, sa tendresse, sa fragilité ou ses déceptions, sa frustration, sa colère, c'est bien que la rencontre, en cet espace, est possible.

Rien de pire pour une mamie que de s'entendre dire au moment du bisou qu'elle pique ou, pour une mère s'adressant à son enfant en affirmant son autorité, « puisque c'est comme ça, je ne t'aime plus ». Sans oublier le sempiternel « t'es plus ma copine ! ». Quelle blessure certes, mais à la fois, si l'on s'y arrête, quel honneur d'être hissé au plus haut rang, cet espace si privilégié, que celui du cercle des copines ou de ceux qu'on aime...

Oser la rencontre, c'est RE-connaître l'Autre tel qu'il est, différent de soi, pour mieux se connaître soi-même. Et dans ce cas, pour que la rencontre puisse se faire, il faut pouvoir l'accepter et exister dans ce rapport à l'autre, quelle qu'en soit la méthode.

Transmettre n'est rien d'autre que « mettre entre », donner de soi, pour pouvoir accueillir l'autre. Oser la rencontre ne commencerait-il pas, simplement, par savoir l'accepter ?

1. Terme emprunté à Henri Wallon

HISTOIRE BRÈVE

Depuis longtemps ma main retranscrit ce que mon cerveau veut bien lui dévoiler... Mais il n'est pas toujours facile d'écrire quand on a cette crainte d'être lue ! Passer le cap, oser l'inconnu, mais toujours être soutenue par des amis incroyables et se lancer dans un projet d'histoires, aux thèmes difficilement abordables, destinées directement aux jeunes enfants. En stage à l'Aide Sociale à l'Enfance, j'en ai fait mon support lors de mes entretiens : une première marche de franchie.

Mais pour gravir ce grand escalier, des critiques, il me faudra écouter !!!

Léon le pigeon et Manue la tortue

L'improbable rencontre de deux compères aux deux vies si particulières

Solange de Bretagne,
étudiante ES 2012

Léon le Pigeon vivait dans une grande ville où personne ne l'aimait. Les grands comme les petits, tous les humains le rejetaient.

Jamais il ne pouvait s'arrêter de voler car quand il se posait, on lui courait après, on lui donnait des coups de pied, on lui envoyait des boules de papiers... Bref, on le chassait sans arrêt.
Manue la Tortue vivait dans l'appartement d'une petite Grand-Mère qui, pour lui faire prendre l'air, la posait sur son balcon avec quelques feuilles de salade et du jambon.
Manue la Tortue avait tout pour être heureuse mais d'être toujours seule sans jamais voir d'amis la rendait si malheureuse.
Léon le Pigeon avait trouvé une tactique pour se poser quelques secondes sans qu'on le gronde : il se mettait sur les bords des balcons, prêt à s'envoler en cas de coups de balai.
Mais par un jour de grande tempête, le vent avait tourné et Léon fut emmené dans un quartier inconnu de lui : il s'y est senti vite perdu !

Venant de loin, il entendit une voix toute douce : « Hou hou ne reste pas dans le ciel avec cette tempête, viens te poser chez moi. »
Léon le Pigeon n'avait jamais entendu quelqu'un lui parler aussi gentiment... Ce devait être un malentendu !
Mais cinq minutes plus tard, repassant devant le balcon de Manue la Tortue, Léon entendit à nouveau une voix : « Allez, fais pas l'idiot, le timide ou le rigolo, viens te poser sur mon balcon ! »
Léon le Pigeon comprit que Manue la Tortue s'adressait réellement à lui. Il s'approcha doucement et, comme à son habitude, se posa sur le rebord du balcon.
Manue la Tortue lui ordonna de se poser plus bas. Mais méfiant et ne faisant plus confiance, Léon posa seulement une patte, prêt à s'envoler si d'un coup de balai il se faisait à nouveau rejeter.
Manue la Tortue lui fit son plus beau sourire, et s'avança doucement pour ne pas l'effrayer. Léon le Pigeon se mit à rire bêtement et de ses ailes fit de grands et beaux mouvements. Ils commençaient déjà tous deux à s'apprivoiser.
Manue la Tortue offrit alors un bel abri à Léon le Pigeon et ils commencèrent à échanger sur leurs vies si différentes et si particulières.
Une belle amitié naquit entre nos deux compères qui régulièrement se retrouvèrent. Jamais Léon le pigeon n'aurait cru pouvoir faire une si belle rencontre !

Toi aussi tu es peut-être comme Léon et parfois tu as peur de rencontrer des nouvelles personnes. Mais souviens-toi que des gens sur ta route sont prêts à t'accueillir tel que tu es : des amis ils pourraient alors devenir et leur confiance tu pourrais gagner !

L'ÉCHO DES LECTEURS

Une nouvelle rubrique, « L'écho des lecteurs », pour faire place à vos réactions et laisser le débat ouvert sur deux sujets des *Cahiers* précédents n°18 :

Le dossier « Laïcité et travail social » d'une part, et un compte-rendu de la conférence menée à partir de la présentation du livre de Françoise Gil, ***Prostitution, fantasmes et réalités*** (ESF, 2012).

Ces sujets d'actualité méritent d'être traités au-delà des clivages et des simplifications de pensée qu'ils risquent toujours d'entraîner.

Denise Lorette, Responsable d'Unité Éducative 30000 Nîmes

« Merci pour ce dossier fort intéressant. Je n'ai malheureusement pas de réponse à la question de la viande hallal ! En effet, travaillant dans un établissement public dans lequel j'accueille douze jeunes mineurs (majoritairement de confession musulmane), je donne toujours la même réponse : dans un établissement public, je me dois de ne pas favoriser une culture religieuse plus qu'une autre… l'État ne finance aucun culte, etc. Mais dans la gestion des repas, lorsque le personnel éducatif est lui aussi majoritairement de confession musulmane et donc qu'il ne consomme aucune viande à table, le quotidien est difficile à gérer. »

« Dire que les femmes ont le droit de se vendre, c'est masquer que les hommes ont le droit de les acheter. »

Françoise Héritier,
La Plus Belle Histoire des femmes, Seuil, 2011

La prostitution ne relève pas de la sexualité mais des violences sexuelles

En réaction au compte rendu de la conférence organisée le 29 mars 2013 à l'EFPP et paru dans *Les Cahiers* n° 19 de l'EFPP, je souhaite apporter un autre éclairage et un autre point de vue, celui d'une élue locale et militante à l'association « Élu-es contre les violences faites aux femmes » et professionnelle dans le champ des droits des femmes et de l'égalité entre les femmes et les hommes.
Il est urgent de prendre parti pour une réflexion qui prenne en compte un réel état des lieux de la prostitution aujourd'hui, en France. Sujet qui engage chaque citoyen et chaque professionnel exerçant dans le champ du social.

La question de la prostitution ne peut être traitée qu'en mettant en avant, d'une manière crédule, le fait que « la prostitution fait partie intégrante de la société et que la sexualité est bonne pour la santé de l'homme » ! La prostitution est la conséquence d'une domination organisée depuis des siècles des hommes sur les femmes et fait partie de la longue liste des violences faites aux femmes.

Pourquoi ce compte rendu est-il troublant ? Il donne un seul point de vue, limité en termes de sources documentaire. Il rend licite le fait prostitutionnel, ce qui revient à légitimer le système prostitueur. Système qui constitue une violence inscrite dans l'histoire de la domination masculine, une exploitation de toutes les inégalités, un obstacle fondamental à l'égalité entre les femmes et les hommes, une violation des droits humains. Rappelons que la France a une position abolitionniste et que cette position ne date pas d'hier. Le 19 novembre 1960, elle ratifiait la Convention des Nations unies pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui. Cette convention a été adoptée par l'Assemblée générale de l'ONU le 2 décembre 1949. Textes fondamentaux de notre société que tout étudiant en travail social doit connaître ! En payant pour obtenir un rapport sexuel, le client prostitueur impose sa volonté au mépris de l'autre et de son désir, parce que tout acte sexuel non désiré constitue une violence, qu'en plaçant le corps humain et la sexualité dans le champ du marché, la prostitution porte atteinte au principe fondamental de respect de la dignité de la personne et de son intégrité physique et psychique.
Le 6 décembre 2011, suite à un rapport de Danielle Bousquet et Guy Geoffroy sur la situation de la prostitution en France, l'Assemblée nationale a adopté à l'unanimité une résolution réaffirmant la position abolitionniste de la France. L'adoption à l'unanimité de cette résolution illustre l'engagement transpartisan dont fait l'objet l'approche

abolitionniste de notre pays et a permis à la France de prendre une position claire quant à trois enjeux : l'importance de renforcer le volet social de réinsertion

> **« La prostitution et le mal qui l'accompagne, à savoir la traite des êtres humains en vue de la prostitution, sont incompatibles avec la dignité et la valeur de la personne humaine et mettent en danger le bien-être de l'individu, de la famille et de la communauté »**

Convention de l'ONU adoptée le 2 décembre 1949.

des personnes prostituées, l'impératif de prévention et d'éducation aux réalités de la prostitution, et la nécessité de responsabiliser les clients de la prostitution.

La prostitution est avant tout subie

Qu'elles exercent dans la rue ou sur Internet, qu'elles soient indépendantes (« traditionnelles ») ou étrangères victimes des réseaux de traite, les personnes prostituées souffrent d'un état de santé « très préoccupant », constate un rapport présenté en septembre 2013 par deux sénateurs (travail conduit par Chantal Jouanno-UDI, et Jean-Pierre Godefroy-PS). Aux risques liés à leur activité (exposition au VIH, aux IST, troubles gynécologiques…) s'ajoutent ceux résultant de conditions de vie précaires (addictions, troubles psychiques…). Très exposées aux violences, souvent en difficulté de logement, elles voient leur accès aux droits sociaux et aux soins freinés par « la stigmatisation » dont elles sont l'objet.

Une étude initiée par Maud Olivier, députée de l'Essonne, et réalisée sur un échantillon de 1 039 étudiant-es inscrit-es dans les universités de ce département a mis en lumière que 2,7 % ont déclaré avoir eu recours à un service sexuel en échange d'argent. De plus, cette étude indique que 10 % des étudiant-es interrogé-es pratiquent l'échange d'actes sexuels ou envisagent de le faire. Les raisons principales concernent des difficultés financières chroniques. L'étude conclut qu'il existe un lien de cause à effet entre précarité des étudiant-es et comportement prostitutionnel.

Il n'est pas sérieux de faire croire à la société et surtout à des étudiants que la majorité des prostituées sont volontaires et ont choisi d'exercer « ce métier » ! Il faut lire la réalité autrement et inverser le regard. Elles sont victimes d'un système et non coupables. **Le dernier rapport parlementaire conduit par le Sénat indique que 80 % des personnes prostituées en France sont étrangères et victimes d'un véritable système de traite des êtres humains.**

Pièce maîtresse du système, le « client » ne peut plus faire semblant d'ignorer qu'il est le moteur d'une traite des femmes en pleine expansion. Tous les textes internationaux sur la traite posent désormais pour première exigence de « décourager la demande ».

Le débat entre abolitionnisme et réglementarisme n'est pas « sclérosant ». Il relève d'un choix politique capital pour le statut – symbolique et réel – des femmes dans nos sociétés. Ce débat peut et doit avoir lieu en toute transparence et avec courage.

Développer l'accompagnement social des femmes victimes du système prostitueur

Les recommandations émises par les derniers rapports parlementaires s'articulent autour de quatre piliers indissociables :

- **Mieux lutter contre les réseaux de traite et de proxénétisme :** en intervenant sur les réseaux agissant en France depuis l'étranger via Internet et en confisquant les biens des proxénètes à l'étranger
- **Accompagner globalement les personnes prostituées, notamment en les aidant à sortir de la prostitution :** en permettant l'accès à un titre de séjour aux victimes de la traite et du proxénétisme, en développant les logements d'urgence pour les victimes et l'accès au soin
- **Renforcer l'éducation à la sexualité et la prévention :** en développant des campagnes de communication sur les réalités de la prostitution et en sensibilisant les jeunes sur le refus de la marchandisation du corps
- **Responsabiliser les clients et sanctionner l'achat d'actes sexuels :** en fixant un nouvel interdit et en proposant des sanctions progressives.

Sur la question des aidants sexuels

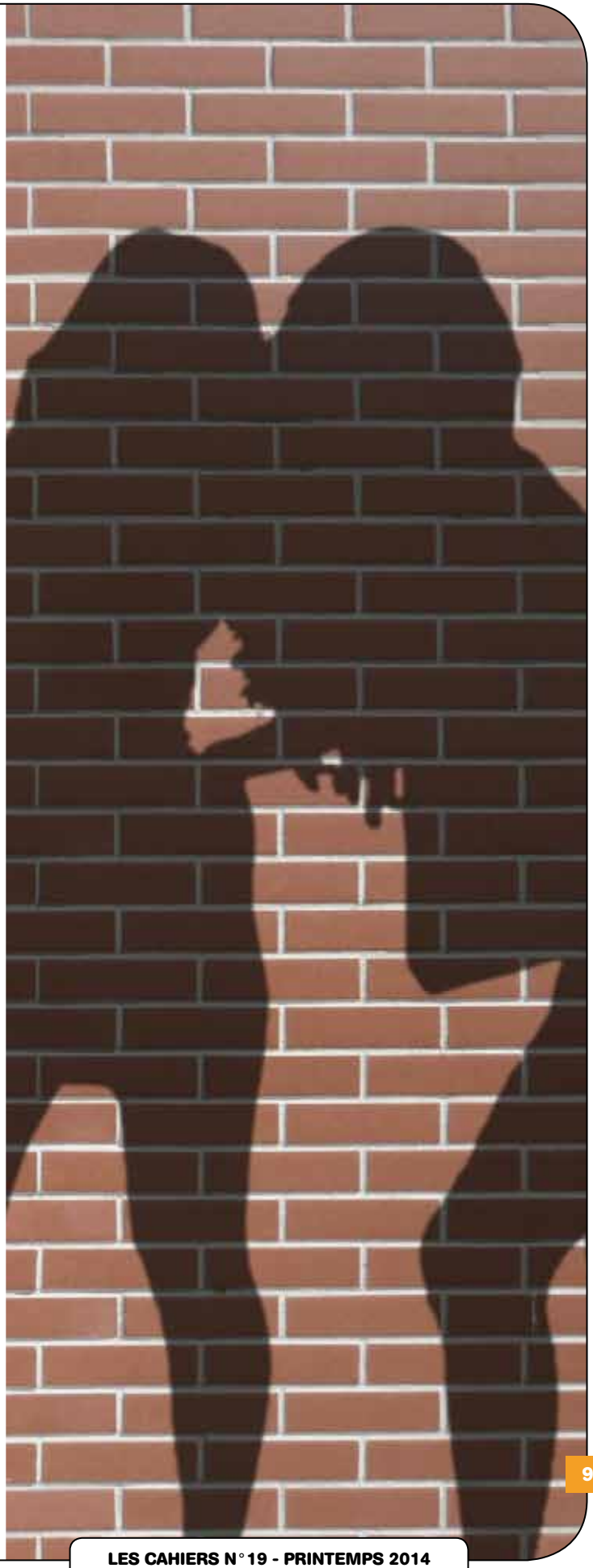
La notion d'« aidant-e-s sexuel-le-s » est une mauvaise réponse à un vrai problème : celui des personnes lourdement handicapées qui veulent vivre leur sexualité d'hommes et de femmes dans l'authenticité, la dignité et pouvoir créer une relation amoureuse. Poser comme principe qu'il y a une sexualité spécifique des personnes handicapées qui réclame une réponse spécifique est une erreur et conduit – une fois de plus et de mon point de vue – à la ghettoïsation du handicap.

Le recours à des « aidant-e-s sexuel-le-s » formé-e-s et rémunéré-e-s pose fondamentalement la question de la prostitution comme réponse à de soi-disant « besoins ». On sait que la demande est essentiellement masculine et que la réponse serait essentiellement féminine. Mais même s'il s'agit d'aidants masculins, le problème demeure : **celui de la marchandisation du corps, de la femme ou de l'homme.** Il ne peut justifier un « ajustement » des lois sur le proxénétisme, alors que la France est engagée dans la lutte contre les violences faites aux femmes et le trafic des êtres humains.

En aucun cas la prostitution, quel que soit son habillage, ne peut constituer une réponse. La réponse n'est pas davantage dans l'enfermement des personnes handicapées dans l'attente d'une « prestation » supplémentaire, mais dans **l'ouverture de l'environnement en termes de réelle accessibilité, pour permettre la multiplication des opportunités de rencontres, comme par exemple les lieux de loisirs.**

Ce questionnement interpelle toute la société sur la sexualité : **comment préparer les enfants et les jeunes à des relations sexuelles dans le respect de l'autre, comment les informer des différences, quelle est la place de la sexualité dans une société de consommation et d'urgence, l'équilibre à assurer entre liberté individuelle et contraintes sociales ?** Il y a lieu de conduire une réflexion approfondie sur ce qu'est la sexualité humaine dont fait partie la sexualité des personnes handicapées, différente seulement dans ses modes de réalisation ou d'expression, ainsi qu'une recherche intelligente et ouverte sur l'accessibilité des personnes handicapées à une sexualité épanouie.

Nora Husson, Membre du bureau de l'association Elu-es contre les violences faites aux femmes (ECVF)
et conseillère municipale de Dreux



Entrée précoce en LSF

Restitution au Conseil régional d'Île-de-France le 5 novembre 2013

Nous avions annoncé, dans les deux numéros précédents de nos *Cahiers*, à la fois l'ouverture de la formation au DEEJE aux candidats sourds et la journée de restitution du rapport de recherche *De la nécessité de l'apprentissage précoce de la langue des signes*[1] présenté au Conseil régional d'Île-de-France.

Cette journée, qui s'est déroulée le 5 novembre dernier, a rassemblé un grand nombre de personnes, sourdes et entendantes, autour d'un sujet que l'EFPP approfondit d'année en année et qui devient une réelle spécificité pour elle : la formation des professionnels de l'action sociale et médico-sociale, ouverte aujourd'hui sur la professionnalisation des cadres et des acteurs du secteur de la petite enfance, malentendants et sourds.

Au menu de cette journée, des interventions d'experts, chercheurs, mais aussi représentants associatifs, parents et professionnels sourds et entendants d'établissements d'accueil du jeune enfant (EAJE), ont versé aux débats réflexions, éléments de recherche et d'actions, questions, témoignages.

Riche en échanges et partage, cette journée, dont les actes sont appelés à être publiés, reste une étape dans la trajectoire désormais marquée par l'EFPP du côté de la surdité. En témoignent les nombreux articles publiés ces dernières années dans des revues professionnelles[2]. En ouvrant de nouvelles perspectives en termes d'emploi et de professionnalisation pour les personnes sourdes, **l'EFPP inscrit de façon durable son action et confirme ainsi sa volonté de décliner concrètement les obligations faites à tous par la loi du 11 février 2005, pour** *l' égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées.*

Encore et déjà de nouveaux projets sont formés, nous avons parlé du développement d'outils éducatifs et pédagogiques, nous y reviendrons ! Et nous allons poursuivre l'activité de « recherche » à proprement parler par l'investigation portant sur de nouveaux thèmes dont nous estimons qu'ils méritent d'être explorés.

Marie-Christine David,
directrice générale

COMPTE RENDU

SOIRÉE EFPP-CNAHES

du 9 janvier 2014

Dans le cadre des soirées organisées par le Cnahes[1], Jallal et moi-même, étudiants de la formation ES 2012, avons décidé de participer à une soirée portant sur la question de l'« observation » comme outil professionnel dans le métier d'éducateur.

Avec pour support un film réalisé par des étudiants de l'IRTS Paris : *On en rêvait de nos gamins*, nous avons eu la chance d'échanger autour de cette question avec Jacques Bourquin et Guy Dréano, qui sont les deux principaux acteurs du film documentaire, ainsi qu'avec le comité de pilotage composé d'André Weiss, Christian Mercier et Claude K.Maupetit. Les invités ce soir-là étaient pour la plupart des travailleurs sociaux ayant une expérience avancée du milieu spécialisé. Ils étaient tous ravis de nous faire partager leurs expériences et curieux de connaître notre vision sur l'utilisation de l'observation dans le travail de l'éducateur en 2013.

Après avoir visionné les extraits du film que nous avions sélectionnés pour le débat, nous avons discuté tous ensemble sur la définition de l'observation et la manière dont nous pourrions nous en servir dans nos diverses pratiques. Assez rapidement, nous étions tous d'accord pour reconnaître qu'au-delà de l'observation, il est nécessaire de se poser la question de la « bonne » distance à adopter en tant que professionnels dans la relation à l'autre et de la métaposture qu'implique le fait de savoir observer et agir en même temps. De ce constat, certains ont revendiqué l'idée qu'il fallait accepter cette idée de subjectivité dans la relation : **« Ce que l'on observe ce n'est pas la personne, mais la relation que l'on a avec cette personne. »**

Se poser la question de l'observation comme outil de travail amène aussi à parler de **la difficulté de l'interdisciplinarité**. Chacun dans sa spécificité participe à l'éducation de la personne mais n'a pas forcément les mêmes objectifs à atteindre. Aussi l'observation dépend-elle pour beaucoup de qui et de pour qui l'on observe. Si l'on observe en vue d'un compte rendu pour le juge des enfants cela ne sera pas pareil que pour un médecin psychiatre. Il y a des informations que l'on peut peut-être accentuer et d'autres renseignements que l'on cachera etc. De plus, la subjectivité de l'observation implique de **« faire corps » en équipe**, de confronter ses observations. Cela permet de revoir sa perception, d'affiner son observation.

En participant à ce débat, je me suis rendu compte que les questionnements des éducateurs qui ont commencé à travailler il y a déjà plusieurs décennies étaient finalement proches des questionnements des étudiants en formation aujourd'hui. **Ce constat peut selon moi s'expliquer par la fragilité et la difficulté de ce « travail avec l'humain ».**

Au-delà du plaisir et de l'intérêt de confronter nos différents points de vue sur la question de l'observation ce soir-là, j'espère que ces soirées de réflexion partagée perdureront car « le plus important est de ne jamais arrêter de se poser des questions » (Albert Einstein) et que cela nous permettra d'apprendre à mieux nous positionner dans notre action professionnelle.

Jessica Vidal, étudiante ES 2012

1. Conservatoire nationale des archives de l'histoire de l'éducation spécialisée.

1. Consultable sur le site efpp.fr, onglet Publication, ou sur demande auprès de l'EFPP.
2. Par exemple :
- *Echo Magazine*, n° 806, déc. 2013, rubrique Éducation,
« EFPP : Entrée précoce en LSF. De la nécessité de l'apprentissage précoce de la langue des signes »
- *La Gazette Santé Social*, n° 102, décembre 2013, rubrique Handicap,
« La Langue des signes, sans attendre »
- *ASH*, n° 2839, 27 déc. 2013, rubrique Inclusion sociale,
« Ouvrir les structures d'accueil aux enfants sourds »
- *TSA*, n° 48, déc. 2013-jan. 2014, rubrique Formations sociales,
« Une école de travail social forme des étudiants sourds »

Oser une définition de la rencontre

Oser la rencontre, pour moi, c'est le chemin d'une vie. En tant qu'éducatrice et formatrice, j'emprunterai cette citation de Levinas : « L'ordre de ne pas laisser autrui seul, fût-ce en face de l'inexorable, est le fondement de la socialité. »

La rencontre, une fois énoncée, qu'est-elle réellement ? Je poserai une recette faite d'aléatoire et de tâtonnement qui permet de dire que chaque rencontre est unique.
Elle est peut-être un processus qui demande de savoir regarder l'autre à partir de ce qu'il est, et non pas de ce qu'il montre, et de chercher ses compétences qui parfois semblent bien enfouies sous un magma de souffrance.
Notre expérience, notre savoir, notre intuition, notre introspection, nos doutes, nos fragilités… peuvent nous aider à voir un être humain dans son entité.
Notre imagination créatrice peut permettre de se placer dans de bonnes conditions pour aborder cette personne, qui quelquefois se donne tant de mal pour passer « au côté » de l'autre.
Oser s'engager, être présent est un point de départ qui peut se traduire par tant de possibilités :

. Soi(t) savoir accompagner physiquement, psychiquement l'autre sans rien attendre en retour. Un jour, face à votre patience et à votre constance, cette personne acceptera peut-être de le ver les yeux vers vous.

. Soi(t) poser un cadre qui peut contenir, par une autorité que l'on va poser, étayer, affirmer comme incontournable, jusqu'au jour où l'autre aura compris ce que vous lui voulez et là, vous pourrez un peu lâcher, et la magie de la rencontre peut s'opérer.

. Soi(t) reconnaître la différence, cette différence qui est dérangeante : la dépasser c'est conjuguer le « nous » à partir de deux « je ». Les chorégraphes l'ont bien compris dans leur création en conceptualisant des spectacles intégrant à la fois les cultures hip-hop, flamenco et de la danse classique. Chacun sa place, elle n'est pas tout à fait la même, ni indifférenciée.

. Soi(t) accepter que des rencontres ne se soient pas faites, dans l'espoir d'une petite porte ouverte qui peut-être permettra une rencontre future.

la rencontre !

À l'automne dernier, nous vous avons annoncé un nouveau rendez-vous annuel, du nom de **JASE** ou Journées de l'Accompagnement Socio Éducatif ; le principe de telles journées reposant sur la rencontre d'auteurs en partant du choix d'un thème.

Celui de **la rencontre** s'est tout naturellement imposé pour ouvrir ce nouveau cycle.
Car s'il est un lieu où la question se pose, c'est bien en ce lieu de la relation et de l'accompagnement socio-éducatif.
Ainsi, et pour mettre d'ores et déjà notre pensée en route, avons-nous lancé des invitations à l'écriture, en laissant libre et ouvert le champ d'une expression subjective à laquelle il nous revient aujourd'hui, et à travers les textes qui suivent, d'aller à la rencontre…

Marie-Christine David,
directrice générale

Je dis Soi(t) mais en fait, tout l'art est de savoir concilier le « Soi(t) », le « ou », le « et » et savoir s'en saisir…

La rencontre peut se définir par un mot, **l'acculturation,** qui vous montre que dans une société qui prône l'individualisme, la rencontre de l'autre peut encore exister, elle est riche de soi, de l'autre.
Pour conclure, je dirai que la rencontre est faite de mouvement, d'inconnu, de réciprocité, de déstabilisation, d'humour, de risque, de moment unique. La rencontre, c'est reconnaître le sujet par sa liberté.

« Le plus court chemin de soi à soi, c'est l'autre » nous dit Paul Ricœur.

Nathalie Guillaume,
responsable de projets

Oser, vivre la rencontre pour Créer

Depuis un certain nombre d'années, il est à l'EFPP un rituel incontournable d'accueillir les étudiants éducateurs spécialisés en début de première année autour d'une médiation d'expression artistique, pendant une journée et demie, début septembre. Cette journée d'accueil a pour thème :
« La rencontre ».

C'est la commande passée auprès des formateurs intervenants. Les étudiants se voient imposer pour la seule fois dans leur formation une journée dans un atelier de médiation qu'ils n'auront pas choisi. Ils ne connaissent pas a priori le thème de la journée. Ils ne connaissent que le titre de la médiation d'expression où ils ont été affectés. La consigne donnée aux formateurs est bien sûr que le groupe d'étudiants se rencontre de différentes manières au cours de la première journée, en binôme, trio, quatuor, quintette, ou en groupe collégial. Suivant les médiations utilisées cela est plus ou moins évident, le chant par exemple entraînant plus facilement un travail collectif de rencontre qu'un atelier de création plastique ou d'écriture. À chaque formateur d'être créatif et inventif pour trouver des entrées ludiques et collectives pour créer la rencontre.

« Ce que je n' ai pas dessiné, disait Goethe, *je ne l' ai pas compris ».* On pourrait aussi dire que ce que je n'ai pas éprouvé dans mon corps, je ne l'ai pas compris. En « éprouvant de l'intérieur une matière », comprendre en me frottant à sa réalité dans le cadre d'une médiation d'expression, « je » vais sans doute découvrir un terrain inconnu de moi jusqu'alors, qui va « me » permettre de mieux « me » comprendre au monde. Et cette meilleure compréhension du monde risque de « me » mener à une rencontre.

Mais la rencontre de quoi au fait ? La rencontre de qui ? La rencontre d'une matière transmise ? La

rencontre avec soi ? La rencontre avec l'autre ?
La première rencontre avec une matière inconnue de nous souvent fait peur. La nouvelle rencontre aussi, avec une matière déjà découverte et parfois familière de l'étudiant, peut interroger. La médiation d'expression sera alors un support, un média, un entre-deux, un « relais qui permet d'oser ». Cette idée de **se permettre d'oser, d'oser la rencontre, la rencontre avec soi et la rencontre avec l'autre** est bien au cœur même des médiations et le cœur du métier de l'éducateur. Comment « je » peux intervenir, agir, jouer, me montrer devant le regard de l'autre, comment « je » peux supporter d'être jugé par les autres, comment « je » peux me situer dans un groupe, comment « je » peux rencontrer les autres autrement ? La médiation d'expression permettra, en se mettant en situation de création et de production, **d'oser, pour vivre la rencontre et créer ensemble et avec soi** un « entre soi » et « un faire avec les autres ».

Pour donner un exemple de médiation, d'espace intermédiaire, je m'appuierai sur l'idée du nez de clown qui permet de se créer un personnage et de le jouer dans un espace/temps donné, si tant est que l'on se prête au jeu, avec juste un objet de transformation. Je cite ici une étudiante (actuellement en deuxième année) qui a suivi un atelier clown lors de cette journée d'accueil : *« Le corps en jeu, le fait de se montrer aux autres représentait pour moi autant de craintes que d' incapacités… J' ai appris au cours de cette journée comment ce petit nez de clown, qui en apparence ne cache pas grand-chose, pouvait être en fait tout un déguisement permettant de mieux aller vers l' autre et de se faire confiance. Faire confiance à l' autre aussi, grâce à un espace protégé où les regards sont bienveillants. Cela a pu finalement faciliter la rencontre avec l' autre. Cet accessoire nez de clown m' a permis, entre autres, de vivre l' expérience d' une vraie rencontre avec mes camarades de promotion. »*

Cette journée introductive d'accueil, suivie d'une demi-journée où tous les étudiants en grande promotion peuvent à nouveau débattre et créer ensemble une restitution montrée collégialement, est bien à l'orée d'un chemin formatif qui s'inscrit dans leur parcours de formation. Les médiations d'expression telles qu'elles sont transmises à l'EFPP feront l'objet d'un numéro spécial qui s'inscrira dans les *Cahiers* hors-série tout prochainement.

Anne Chebrou,
responsable de projets

Oser, créer, vivre la rencontre

Cela évoque en moi un nouveau départ, des nouvelles têtes, une nouvelle histoire…

La devise de l'une des plus grandes écoles de commerce en France s'intitule **« apprendre à oser »**.

Notre métier nous fait vivre au quotidien ces moments de rencontre, où il faut oser aller à la découverte de l'autre, oser se tromper pour mieux avancer, apprendre de soi-même et des autres.

Oser faire la rencontre c'est créer une nouvelle histoire, vivre une expérience qui peut s'avérer être riche pour nous comme pour l'autre. Que ce soit le théâtre qui nous aide à laisser libre cours à notre expression, ou encore la poterie qui nous rappelle des souvenirs rien qu'au toucher, à l'odeur de la matière et réveille notre corps en lui faisant passer des messages… Ces sensations éprouvées sont perceptibles et exprimables à différents degrés chez chacun de nous. Elles peuvent se retrouver dans les ateliers chant, écriture, photo, dessin, et autre… et sous d'autres formes encore.

Dans ces ateliers, corps, cœur et esprit sont mis à l'épreuve. Mais qu'est-ce que cet atelier remue en moi ? Qu'est-ce qu'il me rappelle ? Des souvenirs tristes, des plus joyeux, et j'en passe. Comment je vais surmonter ma peur de chanter en public ? Comment je vais arriver à accepter le regard des autres ? Pourquoi j'attache autant d'importance à être vu et entendu ? La réponse se trouve en nous-mêmes…

L'éducateur doit oser entreprendre. Il doit pouvoir susciter chez l'autre un éveil et une confiance pour pouvoir ouvrir la porte à la rencontre de son prochain…

L'éducateur doit vivre la rencontre de l'intérieur et apprendre à poser des mots sur ce qu'il ressent…

Voilà d'où je suis parti… Voici ce que cela m'a fait… et ce que cela me fait à présent.

J'ai personnellement le sentiment d'avoir partagé très tôt une expérience avec un groupe de personnes qui sont au fil du temps devenues des camarades de promotion, voire plus, et peut-être des collègues dans le futur…

Exit les a priori, les clichés, les préjugés, nous avons pu avoir une première réelle impression en direct des personnes avec qui nous allions partager notre formation.

Ce que je retiens surtout de ces ateliers de médiation éducative, c'est qu'il faut savoir garder une ouverture d'esprit car on peut faire de très belles rencontres ainsi…

Jean Fontaine, étudiant ES 2013

La rencontre éducative

Habitée par des rencontres fortes que le métier d'éducatrice spécialisée m'a donné de vivre, c'est sans doute cette dimension de la rencontre que j'ai aujourd'hui le plus à cœur de transmettre aux étudiants éducateurs que j'accompagne en formation.

La rencontre… s'y préparer, la désirer, la favoriser, l'inventer, la penser, l'accueillir, toujours la rechercher. L'éducateur n'est-il pas un « praticien-chercheur », ce « scientifique du quotidien » ?

Je précise dès à présent que ce que je nomme « rencontre éducative » est bien plus que la « relation éducative » que chaque éducateur s'attache à construire et à habiter. **La relation éducative est l'espace (souvent contraint) où la rencontre peut se produire… ou pas !** C'est bien ce qui fait de notre profession un métier « impossible », car incertain sans l'adhésion de celui à qui nous nous adressons. La relation éducative est une obligation de moyens. C'est ce à quoi s'engage l'institution : garantir les conditions d'une rencontre qui, si elle a lieu, permettra le changement escompté (un mieux-être dans le rapport à soi-même, à l'adulte et au monde). La rencontre, elle, est incertaine. Elle est un résultat possible si l'usager s'y engage, et prendre ce risque est parfois terrifiant pour celui qui a pu être si fondamentalement blessé par d'autres adultes. Aller à la rencontre de l'autre… c'est accepter d'être dépendant de sa capacité ou de son désir à rencontrer. Il faut être au moins deux pour qu'il y ait une rencontre.

L'éducateur sait que cette rencontre est sa quête, alors qu'elle reste souvent inconsciente pour la personne qui lui est confiée. Celle qui, dans sa vie, manque d'un pont, d'un point d'ancrage, d'une passerelle, d'un refuge, d'un nid, d'un envol, d'un tremplin… autant de noms que s'attribuent toutes les institutions qui aspirent à être des lieux de rencontres… ces rencontres qui élèvent, qui révèlent chacun à lui-même. On grandit en s'appuyant sur un autre, on devient soi en passant par d'autres que soi. Chacun advient dans l'entrelacement de sa vie avec une multitude d'autres qu'il a rencontrées. Une seule peut être décisive. Je me souviens d'un enfant de dix ans qui, dans une institution où le projet était porté par tous, avait énoncé clairement que la rencontre qu'il avait faite n'était pas celle d'un éducateur de l'équipe mais celle du factotum en clamant « moi quand je serai grand, je serai *Michel* ». Et en effet, c'est la mise en œuvre de temps privilégiés avec ce professionnel qui avait produit un mouvement impressionnant chez cet enfant pour qu'il accepte de grandir et d'apprendre. Il n'est pas certain que, sans la rencontre de cet adulte, les « éducateurs estampillés » d'un diplôme que nous étions y seraient parvenus.

Chacun se découvre dans le regard, la parole, la confiance de l'adulte qui l'envisage au-delà de la problématique identifiée et qui devine au creux du quotidien… parfois de simples indices des compétences du sujet. C'est à partir de cette observation qu'il peut construire un projet pour que le sujet puisse se frayer, peu à peu, un chemin de vie.

C'est aussi lentement que j'ai découvert que la rencontre éducative, lorsqu'elle a lieu, est un chemin privilégié pour poursuivre pour moi-même, et à mon insu, la rencontre de soi… se connaître, s'enrichir dans l'altérité… un mot, une colère, une culture, un désir, un projet, un métier, l'anodin de nos vies qui en font l'essentiel. **Les rencontres éducatives les plus complexes, les plus éloignées de ma conception du monde m'ont fait faire un chemin plus grand.** Grâce à elles, j'ai agrandi mon monde. Une à une, ces rencontres éducatives ont renouvelé le sens de mon engagement. Les rencontres de Sandra, Christelle, Houari, Karima, M. Hugo, Tatiana, Maximilien, Bérangère et tant d'autres m'ont fait dépasser les lourdeurs institutionnelles pour m'attacher à la vie partagée entre les murs. Si j'ai souhaité à travers mon métier être une rencontre pour aider d'autres à vivre « debout », je reconnais que beaucoup de ceux qui ont accepté cette rencontre m'ont construite personnellement et professionnellement. Pour devenir éducateurs, je crois qu'il faut reconnaître que nous sommes tous en dette d'une multitude de rencontres… **La rencontre éducative est un chemin d'*humanitude*.**

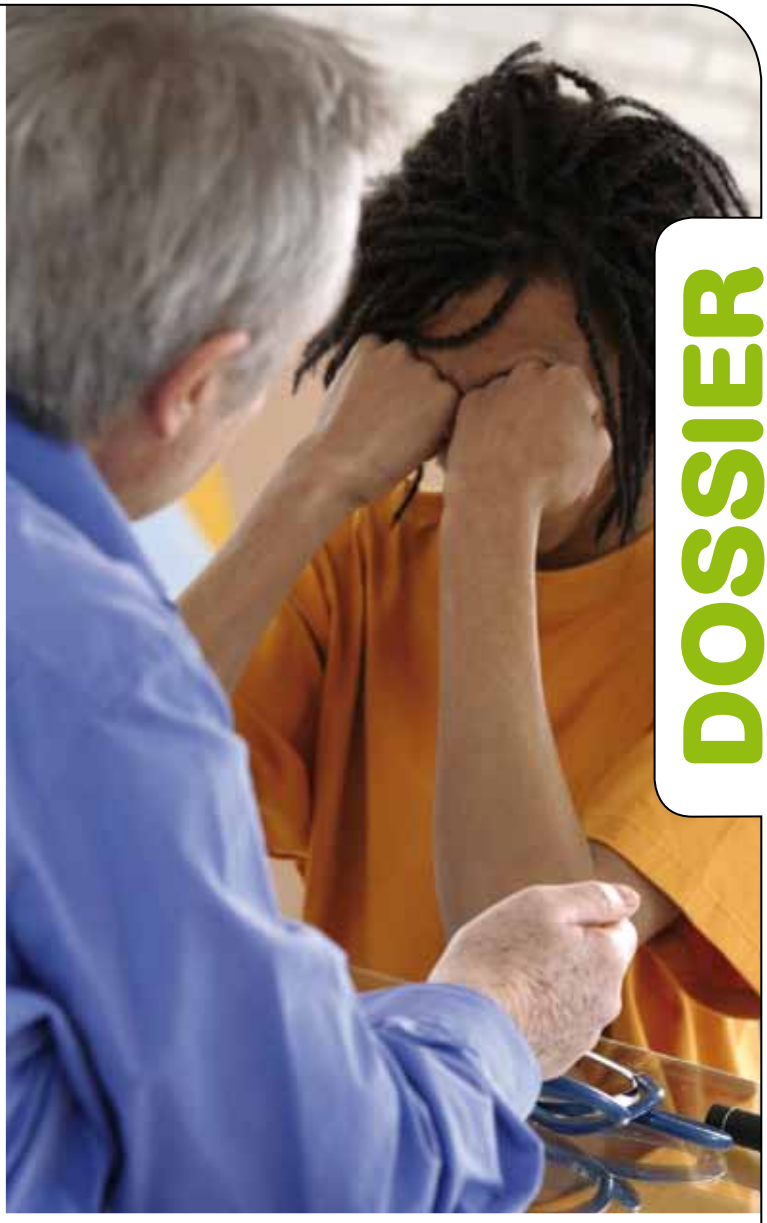
Nous sommes tous des mosaïques, des œuvres impressionnistes… faites d'une multitude de petites touches de couleurs apposées les unes auprès des

autres au gré des jours sombres et des jours sans ombres, au gré de paroles lumineuses, de silences partagés, d'expériences positives, de créations communes…

Comme la rencontre d'un ami (sans oublier le « comme ») que l'on invite chez soi, la rencontre se prépare. Il y a les modalités de la rencontre, l'espace, le support et puis il y a ce que la personne acceptera d'y ajouter : sa présence, sa parole ou son silence, sa demande… Nous avons en tant que professionnels à faire preuve de créativité et d'audace pour inventer les conditions de la rencontre éducative. Cessons de nous cacher trop souvent derrière le manque de moyens institutionnels, car les conditions de la rencontre dépendent d'abord de notre posture, de notre capacité à inventer, à mobiliser, à entrevoir et à habiter le temps partagé, que ce soit dans l'anodin du quotidien, dans un projet de médiation éducative ou dans le fait de savoir se rendre présent à des événements de vie fondateurs pour l'usager. Cette créativité et l'élaboration des pratiques qu'elle exige doivent être portées par chaque équipe et chaque institution. L'analyse des pratiques n'est pas un confort pour les équipes éducatives mais bien un espace d'élaboration et d'ajustement des postures professionnelles individuelles et collectives qui favorisent ou pas la rencontre. Il n'y a pas d'espace d'évaluation d'une démarche qualité plus sûr que celui de l'analyse des pratiques. Sans penser la rencontre, comment l'écrire, comment la décrire pour la rendre, sinon mesurable au moins visible, transmissible pour ceux qui nous en ont la confié la responsabilité ? **Il faut multiplier les espaces d'élaboration de la relation éducative pour favoriser la rencontre éducative.**

Chaque éducateur est un chercheur qui pourrait adresser à l'usager et à son environnement un « aide-moi à te rencontrer car j'ai besoin de ça pour t'accompagner ». J'aime à dire que la rencontre éducative est un « je » et « tu » qui se « nous ». J'ai besoin de ce « nous » pour que « tu » deviennes. C'est une promesse à être présent le temps nécessaire et juste le temps nécessaire car réussir en éducation, c'est finalement, l'inscription d'une présence dans l'absence. La rencontre lorsqu'elle a été « éducative » permet à la personne de faire à un moment donné sans nous parce que la rencontre autonomise… **La victoire d'une rencontre éducative c'est quand elle n'a plus raison d'être. Elle demeure inscrite en soi et permet de poursuivre sa route.**

Rencontrer, c'est la recherche qui en moi ne cesse de croître, et c'est à ce métier que je le dois. Rencontre d'une multitude et rencontre sous-jacente de soi. Car on ne va à soi qu'en passant par une altérité qu'il m'a fallu accepter d'accueillir, de découvrir et à laquelle surtout il a fallu accepter de s'ouvrir et de s'offrir.



Cette recherche « infra-ordinaire » de la rencontre se poursuit aujourd'hui autrement dans la rencontre « formative » où je participe à la construction professionnelle de futurs collègues. Je découvre d'autres manières de s'inscrire dans cette entreprise aussi passionnante qu'exigeante. Je leur souhaite de recevoir, dans cette aventure professionnelle, tout le bonheur que ce métier m'a donné. À leur manière et de leur place d'étudiants, ils continuent de m'offrir souvent ce privilège de leurs rencontres, celles dont ils témoignent et qu'ils font au sein des institutions qui les accueillent en stage et celle que nous faisons ensemble.

Une rencontre réussie ce n'est pas l'addition de deux personnes mais plutôt leur multiplication.

Dominique Lepage,
formatrice ES à l'Ifrass - Toulouse

La rencontre, entre apprentissage et apprivoisement

Oser, créer, vivre la rencontre…

Tout semblerait dit dans ces cinq mots, comme dans une « injonction à être et à faire » ! Si le processus de développement de tout être humain passe immanquablement par la rencontre, pourquoi alors cela peut-il sembler si singulier qu'il paraisse nécessaire d'y inviter chacun ? L'univers de l'éducation et le quotidien qui nous est donné à voir nous montrent bien que ce n'est pas si simple, si fluide.

Est-il utile de préciser que pour *« oser, créer, vivre la rencontre »*, il est bien question pour chacun d'envisager, de mettre en place et de « supporter » cette rencontre et ses prolongements ? Et dire, nous en faisons chaque jour l'expérience, ne suffit pas. S'il est encore et toujours nécessaire de remettre sur le métier cent fois l'ouvrage, pour traiter la question qui nous occupe nous devons accepter de laisser de côté les cent répétitions, et surtout tenter de repérer ce qui, dans cette aventure humaine, fait à la fois richesse et difficulté, stimulation et entrave.

La question ainsi (pro)posée est bien, une fois le premier « contact » établi, celle de la relation. **La relation qui fonde et qui se fonde par l'altérité ; la relation support et modalité du « vivre ensemble ». Pour nommer l'altérité il faut donc sortir de la (con) fusion et de ce tout à l'origine de la vie. Pour nommer et éprouver l'altérité, il faut « faire la différence », la différence entre le « dedans » et le « dehors », entre soi et l'autre.**

Arriver, advenir, grandir…

L'enfant qui se voit dans les yeux de la mère parce qu'il s'est déjà séparé du corps de celle-ci va, chemin faisant, se risquer – parce qu'il ose alors – à regarder ailleurs, plus loin, pour trouver son horizon personnel vers lequel il ne cessera de diriger ses pas. Mais, pour qu'il puisse oser c'est que l'autorisation lui en est *suffisamment*[1] faite et que les moyens lui en sont donnés, d'abord par celle qui l'a mis au monde ou la personne qui assure la fonction maternelle puis, peu à peu, par les autres adultes qui l'élèvent, l'éduquent (*educare : conduire hors*). Il rencontre ainsi d'autres humains, élargissant peu à peu le cercle dans lequel il évolue et s'ouvrant sur de possibles rencontres. Ses premiers pas, associés à l'acquisition plus fine du langage, inscrivent l'enfant dans un mouvement conjoint d'individuation et de socialisation.

L'éducation reste donc un élément fondamental de construction de la capacité à vivre ensemble, par « l'extension » et les effets du développement psycho-affectif et cognitif. **En effet, l'éducation attentive/attentionnée peut permettre à chaque enfant de se sentir suffisamment « compétent » pour aller vers l'autre, les autres, pour s'oser lui-même…**

Et cela ne s'arrête pas alors, il va ensuite falloir passer par les fourches caudines de l'adolescence. Oser encore, se risquer un peu plus et surtout risquer de soi dans la rencontre indispensable avec les pairs, à la fois alliés précieux et ennemis redoutables. C'est bien cette période nimbée du puissant sentiment d'immortalité qui offre l'occasion de prendre des risques dont les plus impressionnants ne sont pas les seuls à considérer. Risquer « sa peau », au-delà de l'écorchure de la souple carapace infantile et de l'exposition de la fine et délicate membrane du « jeune homard »[2] , c'est aussi risquer son « moi » et des fissures éminemment plus importantes à cicatriser que celles du corps, quelquefois. La « rencontre » qui s'organise dans cet imbroglio de sentiments et de sensations est à la fois celle de soi avec du même (il n'est que de voir les tenues et silhouettes semblables de quelques groupes, voire, aujourd'hui bien souvent, certaines au genre indifférencié), et celle d'un individu avec le monde qui l'environne.
Rencontrer l'autre c'est risquer le jugement et il est préférable de se sentir suffisamment assuré pour accepter qu'un jugement soit porté sur soi et que, quelquefois, le rejet ou le désaccord soit la réponse.
Ce sont bien les « rencontres » successives – découverte de soi en évolution, découverte de l'autre – qui font entrer un peu d'autre en soi et amènent chacun à devenir l'autre d'un autre. **L'altérité nécessite ainsi d'accepter de vivre quelques « altérations » comme processus de construction et non comme attaques de sa psyché.**

Pour certains, toutefois, la rencontre avec soi s'avère, dès le début, plus délicate et plus douloureuse parce que ceux-là mêmes qui ont pour fonction de soutenir narcissiquement ce mouvement se trouvent envahis par une réalité déstabilisante : *« Dépister ne suffit pas, il est nécessaire d'accompagner les parents dans la découverte et l'apprivoisement du handicap sans hypothéquer la rencontre avec leur enfant qui est déterminante dans la manière dont celui-ci se développera et trouvera, à sa mesure, sa place et ses forces. Il semble que cet aspect de la prise en compte reste véritablement à développer de manière urgente. Si certains parents baissent quelquefois les bras devant les difficultés rencontrées, c'est aussi*

parce que, non seulement ils doivent faire face à la particularité d'une déficience de leur enfant, supporter le regard accusateur ou gêné de ces "autres" qui ne comprennent pas les comportements ou les apparences physiques donnés à voir, ces "corps encombrants", mais encore ils ont à mener des démarches complexes et parfois humiliantes qui, plutôt que les apaiser et les soutenir, ne font que rajouter à leurs questions, à leur anxiété et à leur sentiment de culpabilité. »

Et c'est là, à cette étape de fracture potentielle, que les professionnels entrent en scène pour, jouant leur rôle dans le soutien par les mots et l'étayage par les actions, permettre à chacun des acteurs de « reprendre sa partition ».[3]

Dans le cadre professionnel de l'éducation (spécialisée et du jeune enfant), la rencontre, dite éducative, s'organise dans une progression. Elle ne manque pas de convoquer chez l'éducateur/accompagnant ses représentations, sa culture, ses références et ses valeurs, et ce sont des éléments dont il doit toujours garder à l'esprit l'existence et la mise en jeu chez ceux qui sont accueillis (et leurs proches). Chaque professionnel va mettre en place cette rencontre singulièrement, mais il doit constamment prendre en compte qu'elle initie la relation dans un cadre défini.

À l'adolescence, les relations sociales organisent aussi la rencontre amoureuse. À nouveau et avec des enjeux qui dépassent la seule découverte de l'autre, il va encore falloir oser la rencontre. C'est alors que le groupe de pairs peut être un support pour trouver des interlocuteurs/partenaires potentiels et pour soutenir ce mouvement à la fois vers le dehors (de la famille) et encore un peu dans le dedans (du groupe) pour nourrir le sentiment indispensable d'appartenance.

Créer la rencontre ne se réduit sans doute pas à opter délibérément pour un partenaire consciemment déterminé. Reprenant la réflexion d'Eugène Enriquez[4] *« la plupart des êtres optent pour la proximité. Et pourtant, la proximité risque d'être un leurre »*, nous percevons l'ampleur de ce qui fonde la rencontre et de ses prolongements. Ce leurre avec lequel on doit compter, car si au début *« c'est la promesse d'un plaisir réciproque facile à conquérir et d'une souffrance évitée »*, on ne fait nullement l'économie de la rencontre d'*« une subjectivité, c'est-à-dire une personne qui a son histoire personnelle, son style particulier et son inconscient. »*

Oser et vivre la rencontre contribue à développer et constamment redéfinir la relation à soi-même et à l'autre. Que puiser en soi pour se risquer vers l'autre ? Jusqu'où et pour qui le risque est-il acceptable, possible ? Il se trouve que pour certaines personnes ce n'est pas ou plus possible.

DOSSIER

L'accompagnement éducatif s'organise dans un espace et un temps visant à permettre à celui qui en est bénéficiaire de (re) prendre contact avec soi-même, renforcer et développer sa connaissance de soi avec ses forces et ses limitations, pour pouvoir, à sa mesure, aller à la rencontre... s'inscrire dans le collectif et y jouer un rôle, son rôle.

Tout « accompagnant » doit alors être en mesure d'opérer ce mouvement pour lui-même de manière à expérimenter ce qu'il est amené à demander et soutenir chez la personne qu'il accompagne. Il doit alors prendre en compte chaque élément qui pourrait faire obstacle et tenter d'en enrayer l'effet.

Continuer toujours...

La rencontre est bien à la fois un objectif, un moyen et un moteur que chacun interroge et mobilise de la place qu'il occupe et de l'état dans lequel il se trouve.

Ce sujet, s'il n'est jamais épuisé puisqu'il procède de la vie même dans son mouvement permanent d'allers-retours et d'évolution, nous rappelle à notre obligation vitale d'altérité et d'adaptabilité, condition de notre humanité.

Patricia McCallum,
responsable formation continue et supérieure

1. En référence à Winnicot : La mère suffisamment bonne...
2. Cf. Françoise Dolto, *Paroles pour adolescents. Le Complexe du homard*, Hatier, 1989
3 . Patricia McCallum, « Enfant : corps, handicap et lien social... », *Forum*, n°112, juillet 2006
4 . Eugène Enriquez, *Les Tumultes de l'amour. Situations et critiques*, Ed. Parangon, 2012

La rencontre en psychanalyse

Le film récent *Jimmy P.*[1] aura eu le mérite de rappeler que la psychanalyse n'est pas un art de salon, mais une aventure. Une aventure qu'on pourrait dire « à ciel ouvert » et qui n'en consiste pas moins dans une exploration de l'intime.

Jean-Pierre Bigeault, psychanalyste,
membre du Conseil Scientifique d'Orientation

Pour ceux qui ont connu Georges Devereux, homme sans doute trop doué pour accepter l'ordre établi, le mélange des genres qui aura caractérisé sa pratique psychanalytique ne saurait étonner.

Mais sur ce point, la cure originale de Jimmy P. présente un intérêt plus général. Si éclairants qu'ils soient en effet dans leur articulation, les concepts opératoires de transfert et de contre-transfert n'épuisent pas la question délicate de l'expérience partagée qui donne à la relation psychanalytique la dimension quasi spatiale d'un lieu cognitivo-affectif véritablement assimilable à une rencontre.

C'est en effet là que se trouvent réunis dans l'analyse deux discours étrangers l'un à l'autre, deux positions dissymétriques d'où n'en finit pas moins par émerger ce que Christian David appelle « une nouvelle communauté de langage ». Langage certes tout autant non verbal que verbal, aux limites du conscient et de l'inconscient comme du somatique et du mental et qui, conformément à ce qui se passe dans toute rencontre au sens le plus fort de ce mot, permet à l'ombre et à la lumière où se situe la vérité des sujets de se dialectiser dans une forme plus ou moins implicite de reconnaissance mutuelle.

Il est sans doute plus important que jamais que ces éléments de réalité soient remis à leur place. Car au-delà du discours psychanalytique (discours sur la psychanalyse sinon de la psychanalyse) si souvent tenté par le repli idéologique ou/et la maîtrise de l'informulable, **il convient de rappeler que la pratique psychanalytique s'avance dans l'ouverture (du sens) vers ce que Guy Rosolato appelait : « la relation d'inconnu ».**

La rencontre psychanalytique rejoint la rencontre sur laquelle se fonde un amour qui se construit. Renvoyant chacun à ce qui n'est pas encore su de soi, ni de l'autre, elle assure la dynamique d'un lien vivant, tel qu'échappant à la tentation du miroir, ce lien rouvre sur un devenir que même la séparation – la fin de l'analyse ou la mort de l'aimé(e) – ne saurait menacer. **La rencontre se reconnaît déjà dans l'anticipation de la perte.**

1. Jimmy P. *(Psychothérapie d' un Indien des plaines)* d'Arnaud Desplechin.

Danse avec lui : Trois temps pour une rencontre

Patricia Vallet,
formatrice à l'IRTS de Montpellier
et chargée de cours
en Sciences de l'éducation

« Il me sembla très beau, avec ce visage dont les traits slaves, romagnols, juifs se combinaient pour donner des lignes uniques, un masque inimitable. Le corps, presque trop expressif, corps de Mantegna mais aussi corps de pauvre, corps médiéval et si puissant que s'il vous saisissait les poignets, pour vous communiquer son affection, on croyait avoir été pris entre des tenailles. De cette contenance timide, toute de réserve et de sobriété, septentrionale et si différente de mon extraversion débordante de fille du Sud, émergeaient des discours lents et hésitants, avec cet accent acerbe, dépouillé, humide de rosée, âcre, des Vénitiens du Frioul. » (Silvana Mauri, à propos de Pasolini. In Davide Toffolo, Pasolini, *Une rencontre*, Casterman, 2004).

Le corps en Je

Toute rencontre commence par cette tentative de se représenter rapidement « à qui on a à faire » : le regard glisse sur le corps de l'autre et décortique tous les signes patents ou discrets de la reconnaissance : cet inconnu a-t-il « l'air » beau ? laid ? sympathique ? fréquentable ? La perception d'un nouvel être n'est pas coïncidence avec lui mais interprétation, arpentage dans cette « forêt d'indices » comme dit A. Breton, et je trouve cette citation très éloquente pour dire combien nos conditionnements culturels sont en jeu dans la rencontre. Les significations qui s'attachent à la perception de quelqu'un sont passées au crible de notre condition sociologique. **Le corps est le filtre par lequel je rencontre l'autre selon certains cribles, angles d'approches, à travers des valeurs et des significations engrammées par ma culture.** Un va-et-vient s'instaure entre sensation de l'autre et sensation de soi ; « je sens donc je suis » écrit D. Le Breton.

Le corps de l'autre est un foisonnement sensible que j'interprète à l'aune de ces repères : les traits du visage (beaux ? pas beaux ? traits slaves ? romagnols ?), les gestes (timide ? il vous saisit les poignets, on croirait être pris entre des tenailles !), la silhouette (corps puissant ? corps de pauvre !).

Le regard est atteint en premier lieu et ce qui se donne à voir, à regarder peut-être plutôt, est un premier repère, agréable ou désagréable, qui va permettre de se situer soi-même, de s'ajuster à l'autre. Le corps est mis en scène de soi pour essayer de « briser la glace », d'entrer en contact, d'obtenir l'adhésion de l'autre à la rencontre.

Les rapports entre corps et parole sont également repérés et l'intime révélé : l'éloquence (discours lent ? hésitant ?) le choix des mots, l'accent, l'univers langagier, la distance attendue sont très rapidement décryptés et catalogués, comparés, appréciés, évalués à l'aune de nos propres normes et valeurs. Les spécificités culturelles se marquent dans des détails du langage du corps (une poignée de main, un sourire, un acquiescement de la tête, etc.) **La rencontre est une expérience sensible où les rapports entre le dehors et le dedans peuvent se révéler dans le moindre geste et le moindre mot.** Tous nos sens sont en jeu, on essaie de « sentir » ce qui passe ou ne passe pas avec l'autre, on est plus ou moins « touché » par lui, tout est interprété, tout « communique » et le goût pour telle ou telle sensation est socialement acquis.

Bonne rencontre, mauvaise rencontre, brève rencontre ? Peut-on se préparer pour parer à la rencontre ? On peut sans doute se préparer à un entretien, mais la rencontre est au-delà, on n'évite pas la surprise de cet événement des sujets qui se tiennent là, choc physique inévitable, dans la rencontre tout peut arriver, c'est pour ça que certains s'en préservent en évitant de trop regarder ceux qui passent autour d'eux.
Je propose souvent un exercice aux étudiants le premier jour où ils arrivent en formation : se mettre en groupe dans un espace assez étroit, une petite pièce par exemple, et circuler en se croisant sans se regarder, repérer l'effet que ça nous fait. Puis regarder chaque personne qu'on croise : ça ne fait pas du tout le même effet !

Une rencontre, c'est à la fois une chance et une possible catastrophe. Elle peut provoquer un choc physique et psychique aussi, c'est la chance du *kaïros* (le moment opportun) ou le choc qui fait reculer. C'est la chance de la découverte, de l'aventure, de l'altérité de l'autre qui nous fait réfléchir, qui peut nous faire évoluer, changer, qui nous affecte. Mais ça peut être aussi la catastrophe

du jugement hâtif, de l'incompréhension qui s'installe sournoisement ou de la violence.
Se disposer à rencontrer quelqu'un est un vrai travail sur soi ; travail sur la confiance et la méfiance : suis-je disposé à l'ouverture, à l'altérité ou suis-je dans la méfiance ?
Peut-on être dans ces deux dispositions en même temps ?

Les trois temps de la rencontre

La rencontre suppose, je pense, « trois temps trois mouvements ».

Un mouvement intérieur : Ouvrir ses portes et ses fenêtres intérieures

C'est un temps d'accueil qui cherche à se mettre dans de « bonnes dispositions » pour la rencontre, se poser et se proposer, se disposer. Créer une ouverture, « un Ouvert » dirait Oury. S'installer dans la présence la plus vive, la plus claire, la plus quiète, au plus près de la justesse relationnelle requise, et ouvrir un temps et un espace pour autrui, un espace en creux, un point de vide en soi pour accueillir l'autre. **C'est un travail sur soi qui prend appui sur le corps, c'est une présence et un retrait, une présence qui se cherche avec un retrait pour l'autre.**

C'est aussi un travail sur ses représentations, on pourrait dire qu'il faut doucher ses représentations, les passer sous l'eau fraîche, les lessiver, les clarifier, faire le point sur ses capacités d'accueil ; mettre son gyrophare au vert, installer son baromètre au beau, dégager les nuages qui pourraient barrer l'accès, épurer son paysage intérieur.

Cela consiste à être à l'écoute de soi-même et de l'autre, avec tous ses sens ouverts, avec sa sensibilité tournée vers le dehors, disponible : « je vous reçois 5 sur 5 ! » Ouvrir sa présence physique mais aussi psychique : être là. La présence physique n'assure pas toujours de sa présence psychique et symbolique, de sa disponibilité pour la rencontre.

Être là en tout cas avec tous ses possibles ouverts, dans un état de vacuité paisible, en attente seulement de ce qui vient. H. Maldiney écrit : « Être présent : *prae-sens*, c'est être à l'avant de soi » tourné vers l'imprévisible, toujours en recherche, en s'arrachant continûment à ses bases d'appui.

Un mouvement vers l'extérieur, vers l'apparaître

Il s'agit là de se tendre vers l'autre, cela demande une audace, une démarche active, un effort pour affronter l'inconnu, un franchissement de ses propres appréhensions et barrières pour aller « en pays étranger » : aller retrouver un groupe de SDF dans un

Bibliographie :

Klebaner D., *Poétique de la dérive*, Gallimard, 2001
Le Breton D., *La Saveur du monde, une anthropologie des sens*, Métailié, 2006
Maldiney H., *Art et existence*, Klincksieck, 2003
Pawloff S., *L'Art d'inventer l'existence dans les pratiques médico-sociales*, Erès, 2010
Tisseron S., *L'Empathie au cœur du jeu social*, Albin Michel, 2010.

squatt, entrer dans une famille suite à un signalement de maltraitance, voici quelques exemples dont je me souviens comme des moments forts de rencontre. Sortir de son bureau intérieur et pousser ses limites, sortir de son pays intérieur, cela demande une participation active, une prise de risque lucide et décidée.

Parfois il s'agit plutôt de savoir attendre que l'autre vienne, et là il s'agit plutôt de ne rien brusquer, de prendre patience, d'attendre le moment opportun peut-être pour entrer en contact. Saisir le *kaïros* quand il passe…

Un mouvement d'accordage avec l'autre

Il s'agit là d'un mouvement d'échange et d'altération réciproque qui permettra la mutation et la transformation en commun. Aller et venir avec l'autre, chercher un espace de création ensemble, c'est aussi un mouvement de retour sur soi si l'on conçoit l'empathie comme S. Tisseron : une certaine capacité à se laisser affecter par l'autre sans élever de barrières, se laisser voir, se laisser regarder, ne pas craindre de dériver ensemble parfois, et laisser le dialogue se poursuivre sans se froisser des quiproquos ou des embarras qui ne peuvent manquer d'arriver.

C'est accepter d'être surpris, sur-pris : enlevé à soi, affecté, altéré par cette rencontre, étonné (laisser le tonnerre résonner en soi), l'avènement de la rencontre est à ce prix.

L'expérience partagée peut s'écrire 1 + 1 = 3 : l'autre, moi et l'espace que crée notre rencontre.

Il s'agit d'essayer de se comprendre sans viser à « s'emprendre », en cherchant une harmonie vivante et non idéale : nous ne sommes pas maîtres de nos émotions et il y a souvent une dimension d'épreuve, dans la rencontre avec la différence de l'autre, qu'il s'agit d'endurer. Cela demande une certaine plasticité, une certaine façon de se laisser faire et de se laisser saisir par ce qui résonne en chacun de nous, une certaine ouverture à l'inconscient qui travaille en nous.

Ainsi l'équilibre de la rencontre est toujours fragile, précaire, nous « dansons au-dessus des abîmes », comme dit Nietzsche, en recherchant une harmonie sensible, en sachant qu'il n'y a jamais d'accord parfait. Chaque rencontre est un devenir et il s'agit de s'inventer ensemble. L'esthétique que je propose est donc une ouverture de tous nos sens à l'accueil de ce qui peut survenir, à la surprise, à l'échange, « aux désirs flottants et aux pensées errantes » comme dit D. Klébaner qui nous propose une Poétique de la dérive.

Pourvu que chacun trouve son style, son rythme avec une certaine congruence, c'est-à-dire une manière cohérente de mettre en accord ses idées, ses attitudes et ses discours, en essayant d'habiter son corps et de se laisser désirer, exister, sachant qu'on ne peut imaginer qu'une part de ce qui arrivera…

DOSSIER

Pour une éthique de la rencontre avec les auteurs d'art brut : Avertissement aux amateurs en mal d'acquisition

Alain Bouillet,
Maître de Conférences honoraire en Sciences de l'Éducation
Administrateur de L'Aracine, Musée d'Art Brut

Même si, dorénavant, le pli est pris de les nommer « artistes » et de qualifier leurs « productions » d'art, il n'empêche : les auteurs d'art brut[1] – ainsi continuerai-je à les nommer, non par coquetterie langagière, mais pour faire entendre la radicalité de leur différence – ne peuvent être considérés comme des artistes. Ignorant le plus souvent que leurs ouvrages puissent être reconnus comme *art* et eux-mêmes comme *artiste*, n'en réclamant ni le statut ni n'en singeant les manières mondaines, ils ne recherchent ni notoriété ou célébrité d'aucune sorte, ni ne souhaitent exposer leurs *productions*, qu'ils tiennent le plus souvent à l'abri des regards indiscrets. Du moins tant qu'ils n'ont pas été repérés et contaminés par cette nouvelle engeance de *« traders »* qui œuvre au service de « la dilution de l'art brut dans l'art contemporain[2]» et s'empresse de réaliser de considérables profits – tant symboliques que pécuniaires – en s'employant à en faire commerce.

Néanmoins, on considérera que cet avertissement n'interdit pas pour autant à l'amateur qui souhaiterait s'y risquer d'aller à leur *rencontre* voire même, cédant à la pulsion qui l'anime, de tenter d'acquérir certaines de leurs productions. Pulsion qui, pour ne pas devenir prédatrice, suppose que soient respectées certaines conditions que l'on pourrait subsumer sous l'appellation d'*éthique de la rencontre*.

Car l'amateur doit être averti du fait que ces *ouvrages* n'ont pas été faits pour lui, à son adresse, ni même à celle de quiconque, sinon celle de leurs auteur(e)s ou de quelque chose qui les dépasse. Soit, qu'*a priori*, ils ne sont pas à vendre. Il en résulte que tout désir de la part de l'amateur d'acquérir l'un d'entre eux charrie avec lui le soupçon d'un comportement de forçage[3] visant à s'emparer – par l'argent, la flatterie, la séduction ou la ruse – de quelque chose qui ne devrait pas lui échoir.

Par « rencontre », *lato sensu*, on entendra l'ensemble des événements qui conduisent l'amateur du désir de rencontrer tel auteur jusqu'à l'usage qui peut-être fait des ouvrages acquis auprès de lui. Soit la totalité du processus d'échange : le désir qui l'initie comme le contexte qui l'entoure ; la détermination de ses conditions, de ses modalités et de ses termes, ainsi que les incidences ultérieures qu'il peut avoir tant sur l'auteur que sur l'amateur. Précisons : à quel(s) prix – il s'agit ici d'une *économie généralisée* prenant en compte non seulement l'aspect monétaire de la transaction, mais aussi, comme dans la relation amoureuse, le psychique, l'affectif, le symbolique, le relationnel, le libidinal, etc. – et contre quoi l'auteur peut-il consentir à se séparer d'un de ses ouvrages ? Réciproquement : quel(s) prix l'amateur est-il prêt à « payer » pour l'acquérir ? Et l'on conviendra que, dans ce type de transaction, ce n'est pas principalement par le paiement « monétaire » que celle-ci se résout, l'argent n'étant que l'arbre qui cache la forêt des comptes. D'où la nécessité de demeurer résolument attentif à l'ensemble des moments de l'échange ainsi que des événements qui, à chaque instant, le parcourent, l'ordonnent et le structurent. Exorciser l'échange, ce serait donc s'efforcer d'en expliquer, d'en déplier l'ensemble des facteurs et des manières pour savoir comment, en quoi et jusqu'où l'amateur pourrait quelque peu réussir à juguler les effets des pulsions prédatrices qui consciemment – et surtout inconsciemment – menacent de l'emporter. Il lui faut donc respecter ce que je nomme une *éthique de la rencontre* qui se décline en trois moments : **éthique de l'approche ; éthique de l'acquisition ; éthique de l'usufruit[4].**

Tout « don » suppose un « contre-don » et se trouve pris dans la triple relation : *« Donner, recevoir, rendre »*. Donner, pour l'**éthique de l'approche**. Recevoir, quant à l'**éthique de l'acquisition**. Rendre relativement à celle **de l'usufruit**. *Donner, recevoir, rendre* s'entendant – l'a-t-on bien entendu ? – du côté de l'acquéreur. Il faut donc que celui-ci comprenne qu'il est nécessaire de *donner* – de « payer » – de sa personne pour approcher ces auteurs ; que l'ouvrage qu'il acquiert est avant tout *reçu* par lui et que l'*usufruit* de cet objet l'oblige d'avoir à *rendre*. Examinons succinctement ces trois moments l'un après l'autre.

Éthique de l'approche : Donner

Toute quête de l'altérité se fait au risque de l'altération. Aller à la rencontre des auteurs d'art brut suppose de faire table rase de ses préjugés, de ses *habitus* et de se mettre dans un état de disponibilité à l'accueil de disparités comportementales, verbales et non verbales, souvent radicales, la rencontre – si ce doit en être véritablement une – ne devant pas laisser l'amateur indemne… L'amateur doit donc s'attendre à devoir offrir de l'énergie, de l'écoute, de l'attention : être capable de s'installer dans le temps, l'espace et la trajectoire de l'auteur et d'affronter son étrangeté quelque inquiétante qu'elle puisse lui paraître. Au mieux, il serait souhaitable que l'amateur puisse être « sans attente », « *toujours en offre et jamais en demande* »[5] Bref, il doit donner de *soi*. Quant au désir d'acquérir l'objet convoité, il semblerait prudent d'en faire momentanément le deuil. Ici, le rapport de force s'origine de l'acquéreur : celui-ci désire posséder quelque chose dont l'autre ne souhaite pas forcément se défaire… Si donc cela devait avoir lieu, ce serait *de surcroît*.

Éthique de l'acquisition : Recevoir

Ayant « donné de lui », peut-être l'amateur pensera-t-il qu'il pourrait, enfin, voir les ouvrages. Mais il va lui falloir encore accepter… de perdre. Et, tout d'abord, du « temps ». Les ayant enfin « vus » et ayant questionné l'auteur pour savoir s'il accepterait de se défaire de quelques-uns, il risque de s'entendre répondre que : *« Non, c' est juste pour vous les montrer »* ou plus sûrement : *« Ça dépend… »*. De quoi ? Il aura tout le temps de le découvrir… Quant au « prix » – car il y aura bien un prix – ce sera un prix complexe, n'ayant que peu à voir avec la valeur supposée des objets, mais tenant compte de la relation que l'amateur a nouée depuis sa première rencontre avec l'auteur. Peut-être même ces ouvrages seront-ils « offerts » à l'amateur et donc, *reçus* par lui. Ou bien lui faudra-t-il verser un prix symbolique comme cette pièce de monnaie que l'on se doit de fournir quand un couteau vous échoit. L'intelligence de la situation consiste à savoir que dans toute transaction bien d'autres choses (le texte de la rencontre) sont en jeu que le passage d'un objet d'une main à l'autre (qui en est le *pré-texte*). Ces objets sont donc principalement destinés à des personnes qui ont le temps de rencontrer l'autre et de se laisser rencontrer par lui. Le temps – Marx l'avait pressenti – c'est cela qui, dorénavant, coûterait le plus cher…

Éthique de l'usufruit : Rendre

L'amateur en viendrait-il à subodorer que l'acquisition de ces ouvrages ne l'en rendrait pas pour autant propriétaire ? Ce qui accomplit les auteurs, c'est de les *« faire »*, de les fabriquer. Plus que de les « vendre », ils préfèrent les confier à l'amateur, les mettre « en dépôt » chez lui. *« À toi, je veux bien le céder,* dit l'une des auteures à propos d'un de ses tableaux, *comme ça, je pourrais toujours aller le voir chez toi.* » Et bien qu'une transaction financière ait eu lieu, l'amateur ne peut en disposer à sa guise ainsi qu'en témoigne la chute : *« C' est pour toi, donc tu ne peux le vendre… »*. En fait, plus qu'il ne possède ces objets, l'amateur finira par comprendre qu'il est possédé par eux. Il doit donc se considérer comme *usufruitier*, un usufruit qui engendrerait autant de bénéfices (secondaires, symboliques, etc.) que de devoirs et d'obligations à respecter. Il s'ensuit qu'il se sent dans l'obligation de *rendre* comme on dit : *rendre* des comptes, *rendre* grâce, *rendre* hommage : c'est-à-dire contre-donner. Prolonger à sa manière ce travail de résistance : montrer, expliquer, rendre désirable. Contaminer. L'amateur devrait-il être un passeur ? Il espère que ce qu'il dira de l'auteur et de ses ouvrages ira chercher l'auditeur dans des tréfonds où celui-ci ne peut aller de lui-même, ni forcément ne le souhaite. L'amateur se sentirait-il également l'âme d'un formateur ?

C'est en ce sens que j'en appelle à une *éthique de la rencontre* qui puisse réguler et tempérer la compulsion à l'acquisition qui « travaille » tout amateur. D'autant que ce dernier ne peut ignorer que, désormais, les productions d'art brut sont mises à l'encan, et que galeristes et collectionneurs cherchent à s'en « procurer » (c'est un euphémisme…) par tous les moyens.

Rien n'empêchera jamais que la folie d'acquisition n'occulte les scrupules qui devraient, en ces circonstances, habiter tout amateur, tant il est vrai que la fragilité, la vulnérabilité, le désarroi des auteurs, loin de susciter le respect et la retenue, réveillent parfois le désir de profiter inconsidérément de l'aubaine fortuite d'un dépouillement systématique que vient servir à point l'alibi toujours performant de la « sauvegarde des œuvres ». Et quand bien même l'amateur estimerait que l'échange s'est passé au mieux des intérêts de l'auteur, il demeurerait dans cette histoire comme un relent d'effraction, de commerce imposé par l'un à l'autre. L'amateur pourrait même – se donnant ainsi définitivement bonne conscience – se féliciter d'avoir contribué à « réintégrer » ces marginaux dans le monde des humains « normaux », ces *homo œconomicus* qui produisent et consomment. Méritoire et salvatrice pulsion à la resocialisation ou haine définitive de la différence ?

De quoi alors l'éthique qu'il décline au long des trois moments de la rencontre protège-t-elle l'amateur sinon du sentiment de sa propre culpabilité d'avoir outrepassé la frontière d'un monde qui aurait dû lui demeurer interdit ? D'avoir croisé le regard de la Gorgone. Devenu songeur, l'amateur se laisse aller à la rêverie…

1. C'est le peintre Jean Dubuffet qui, en 1945, inventa le terme art brut : « Nous entendons par là des ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique, dans lequel donc le mimétisme, contrairement à ce qui se passe chez les intellectuels, ait peu ou pas de part, de sorte que leurs auteurs y tirent tout (sujets, choix des matériaux mis en œuvre, moyens de transposition, rythmes, façon d'écriture, etc.) de leur propre fond et non pas des poncifs de l'art classique ou de l'art à la mode. Nous y assistons à l'opération artistique toute pure, brute, réinventée dans l'entier de toutes ses phases par son auteur, à partir seulement de ses propres impulsions. De l'art, donc, où se manifeste la seule fonction de l'invention et non celles, constantes dans l'art culturel, du caméléon et du singe. » Jean Dubuffet, *L' Art Brut préféré aux arts culturels,* manifeste d'octobre 1949 à la galerie René Drouin, Paris, repris dans *L' Homme du commun à l' ouvrage*, Paris, Gallimard, 1973, p.94.
2. Ainsi que l'exprime avec pertinence Pascal Rigeade dans l'éditorial du n° 39 de *Création-Franche*, novembre 2013.
3. Au sens où l'on entend ce terme en vénerie.
4. On comprendra *infra* pourquoi j'emploie le terme d'*usufruit*.
5. Cf. Raoul VANEIGEM, *Traité de savoir-vivre à l' usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1966.

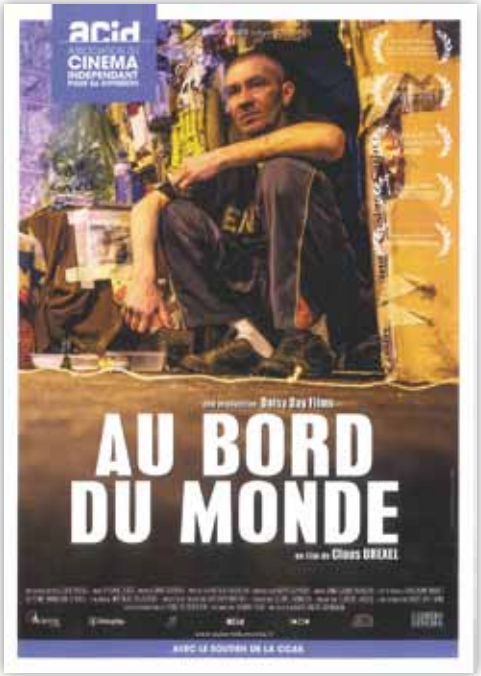
NOTES DE LECTURE

Au bord du monde

par Jean-Pierre Bigeault, psychanalyste, membre du Conseil Scientifique d'Orientation

Ce film est un documentaire qui donne la parole aux « sans-abri ». Ou plus exactement à des « sans-abri » capables de parler et qui acceptent de le faire.

Aucun misérabilisme, aucune volonté réparatrice dans ces scènes de la vie – d'une vie qui appartient à la vie – mais une démarche de rencontre avec ce qu'on pourrait appeler le mystère du soi et qui, à travers les sans-abri, nous renvoie à nous-mêmes. Car le combat contre l'abandon du monde fait partie d'une guerre plus intime, plus spécifique de l'homme : comment consentir sans abdiquer ? Voir la vérité en face – et sans doute au bout de tout, celle de la mort – et sauver ce qu'on appelle son âme, ce lien si vivant à soi-même et qui passe aussi par les autres. Sur le fond même de cette splendeur que Paris offre au malheur comme un décor de théâtre, la voix, les voix de ces humains de l'ombre, fait trembler nos royautés discoureuses. Au milieu de tant d'objets à la beauté triomphante, qu'est-ce qu'un homme ?



Au bord du monde
Un film de Claus Drexel

Une vie à l'oeuvre

par Marie-Hélène Massuet-Jaouani, responsable de projets

Cécile Lebaron
Une vie à l'œuvre
L'Harmattan, 2013

Voici un livre qui, avec une écriture d'une grand force poétique, nous mène aux limites de l'expérience humaine qu'est la folie. Bien qu'intitulé roman, il est en fait le récit de la lutte que mène une femme à partir de ce constat inextricable : *« J'étais bien vivante mais je n'existais pas. »*

L'auteure nous mène pas à pas dans son quotidien où elle use de mille stratagèmes pour contenir la part d'elle-même qui l'entraîne en permanence vers l'anéantissement : sentir son corps en accrochant ses mains l'une à l'autre, bien serrées, contenir ce corps par le rythme d'un ballon lancé sans répit contre un mur, sillonner inlassablement les quartiers de la ville au pas régulier de la marche. On y voit l'enfance avec ses tentatives pour exister par la force de l'imaginaire, construisant de petits mondes susceptibles de tenir un instant en attente l'angoisse de l'explosion, la peur de l'autre. Puis viendront les voyages, tentatives pour fuir la langue maternelle dont la cruelle absence dessine le vide intérieur. Mais il est des moments où la poussée du néant fait fi de ces stratagèmes. Nous voilà alors entraînés dans l'univers énigmatique et cataclysmique de l'angoisse de morcellement :

> *« En même temps qu'à n'en pas douter je restais entière, mes membres semblèrent ne plus m'appartenir. Mon ventre implosa. Il agonisait, martyrisé par la plaie ouverte héritée de l'absence. J'attrapai ce qui me restait de corps pour ne pas qu'il cède à la violence qui aurait pu rimer avec ces instants déchirés. Si je ne le retenais pas, le décor logeant mon quotidien risquait de voler en éclats. »*

C'est donc une bataille fabuleuse, urgente et obstinée, qui se déroule sous nos yeux, grâce à ce désir forcené de cette femme « de passer outre l'étrangeté » qui la façonne. L'auteure y combattra d'abord seule avec les moyens du bord, parfois avec l'aide des murs contenants de l'institution, pour un moment de répit avant de reprendre sa route intérieure. Puis avec l'aide d'une femme, psychanalyste, qui enfin entend sa souffrance. C'est à partir de ce travail analytique que l'auteur va revenir de ce lointain où elle était exilée pour se nouer à la vie. Et puis forte, pas à pas, de cette lutte pour exister, elle avance progressivement vers une capacité propre à se contenir, à être, et à aimer. C'est ainsi la rencontre avec son compagnon et la naissance de ses trois enfants, autant de liens la nouant à l'existence, autant d'arpents gagnés sur le territoire de la folie.

Ce livre est passionnant, et bien qu'il soit parfois éprouvant à lire, il est surtout un extraordinaire témoignage de la possibilité de vaincre l'exil mortifère de la folie, pour devenir le sujet de sa propre existence.

Père, mère, des fonctions incertaines

par Mike Marchal, responsable de projets

Gérard Neyrand
Marie-Dominique Wilpert
Michel Tort
Père, mère, des fonctions incertaines
Érès, 2013

Ce livre, écrit à trois mains par un sociologue, une formatrice et chercheuse en travail social et un psychanalyste, nous propose un triple éclairage sur la question des normes parentales, familiales.

Gérard Neyrand développe une approche sociologique pour saisir les enjeux théoriques de la reconfiguration de la parentalité au regard de la question du genre. Du point de vue des comportements humains, les différentes significations de la norme se superposent et se confondent. En s'appuyant sur le travail de Canguilhem Le Normal et le Pathologique, il reprend les trois logiques auxquelles renvoie la normativité : statistique, sanitaire et morale. De plus, ce positionnement normatif évolue, les curseurs du pathologique et de la morale évoluent. Ainsi pour les professionnels, le positionnement à l'égard des parents est délicat au regard de cette évolution puisque l'exercice professionnel amène à composer avec trois référentiels : celui des parents, celui de l'institution pas forcément « homogène », celui des professionnels dans leur cadre familial. En ce sens, l'auteur avance l'idée d'un positionnement neutre et bienveillant à l'égard des fonctions parentales, mais néanmoins référé au cadre normatif de la démocratie comme l'exercice de la liberté individuelle.

Marie Dominique Wilpert nous livre un récit témoignage autour des professionnels de l'accueil des familles. Comment la question normative de la « bonne mère » ou de la « mère idéale » traverse non seulement les mères mais aussi structure les projets, les pratiques et les identités de tous ces professionnels, qui sont la plupart des femmes et des mères par ailleurs. Mais cette norme entre en contradiction avec le modèle plus égalitaire et démocratique, les individus se trouvent donc en prise, en lutte entre ces différents modèles. « Car, le plus souvent, la norme, justement, on n'en parle pas… Plutôt on la brandit comme un étendard… ; ou on l'oublie, la laissant fonctionner… à bas bruit ; ou on la subit, parce qu'on l'a intériorisée, sans même savoir son nom… ; enfin on la déguise, sous les atours du savoir, des projets… »

Michel Tort invite à revisiter les conceptions psychanalytiques au regard des nouvelles donnes de la parenté et des transformations sociales en général. Derrière la « fonction paternelle » défendue par nombre de psychanalystes, notre auteur voit les anciennes fonctions sociales du Père : du Saint-Père au *pater* patriarcal et au père symbolique. Et l'auteur de s'interroger sur la place qu'est prête à faire la psychanalyse au père réel, celui que rencontrent les enseignants, les travailleurs sociaux.

JOURNÉE D'ÉTUDE LE 15 MAI 2014

Mineurs étrangers isolés : les preuves du soupçon

L'EFPP organise une journée d'étude / débats sur la complexité de l'accueil et du travail éducatif auprès des mineurs étrangers isolé.

Avec **Sylvie Beaumont** et **Julien Bricaud**, anciens éducateurs et chefs de service au LAO (Lieu d'accueil et d'orientation) Croix-Rouge française de Taverny (95). Julien Bricaud est l'auteur de l'ouvrage, *Accueillir les jeunes migrants. Les mineurs étrangers isolés à l' épreuve du soupçon*, aux éditions Vuibert, 2006. Et **Xavier Crombé** réalisateur de *Sur leur chemin*[1], un documentaire sur les mineurs étrangers isolés.

Animée par Alain Bonnami, responsable de projet à l'EFPP.

1. *Sur leur chemin*, un film de Xavier Crombé réalisé avec le soutien de la Croix-Rouge, Alter Ego Production, 2012, 53 minutes

Événement cadres de l'EFPP

Pour ce troisième **Événement cadres**, nous invitons les cadres, chefs de service, directeurs et directrices du secteur social et médico-social à une conférence-débat sur le sujet :

« Éthique et travail social, des principes aux pratiques »

mercredi 11 juin 2014
de 17h à 19h30
dans les locaux du **Palais de la Femme**
94 rue de Charonne 75011 Paris

animée par **Alain Bonnami,** responsable du Caferuis et **Patricia McCallum**, responsable de la formation continue et supérieure à l'EFPP, avec :

. **Claude Magdelonnette,** directeur du pôle Accueils et Soins Psychiques à l'association Aurore
. **Emmanuel Ollivier,** directeur de CHRS Fondation Armée du Salut, doctorant Philosophie

Depuis quelques années le secteur de l'action sociale et médicosociale est incité à promouvoir des principes éthique(s) au sein des établissements et services. **Comment inscrire cette recommandation dans un contexte où il est aussi question de performance ?**
Délimiter les contours et l'impact d'une démarche éthique en travail social : **Comment favoriser un cadre de pensée éthique ?**

Seront abordées les dimensions philosophique, organisationnelle et managériale, la place de l'usager dans une démarche éthique.

Nombre de places limitées :
inscription obligatoire avant le 5 juin
auprès de **c.noel@efpp.fr**